

ROBERTO J. PAYRO  
**LA MER D'EAU DOUCE**

**IV**  
**JUSQU'AU BOUT DU REVE**

Les caravelles ne partirent pas de Cadix, comme le stipulait le contrat (**N.d.T.** : 23 mars 1508 ; TORIBIO MEDINA, page 26), mais de Sanlúcar de Barrameda, le 29 juin 1508. Celui qui les commandait était Solís, seul chef sur mer, comme Vicente Yáñez (Pinzón) devait l'être sur terre, en tant que capitaine du Roi.

Dans son involontaire méditation, le marin se souvenait de nombreux événements de cette expédition, fort importants, de ceux que l'on n'avait assurément pas tenus pour notoires. Le peuple n'en avait jamais su plus que ce que lui et Yáñez Pinzón avaient bien voulu en raconter, même s'il subodorait un mystère. A ce qu'ils disaient tous deux, ils avaient franchi sans incident les Canaries, gagné ensuite la Española (**N.d.T.** : ancien nom de Saint Domingue) et, parcourant de l'Est au Couchant la côte méridionale de Cuba, avaient touché à d'autres terres à l'Ouest de l'île puis, changeant de cap, étaient arrivés à las Bocas del Dragón et au golfe de Paria (**N.d.T.** : entre Trinidad et le Venezuela).



Ils ajoutaient que, après un séjour assez prolongé dans ces parages, ils avaient suivi la côte vers le Levant, apercevant des terres dépeuplées et parsemées de lagunes, jusqu'à parvenir, au septième degré de latitude, à un promontoire, à partir duquel ils traversèrent à nouveau l'Atlantique en direction de l'Espagne, où ils revenaient un an et quatre mois après leur départ, le 27 octobre 1509. Ils avaient tenté de ramener avec eux quelques indiens, pour en faire des interprètes, mais ils avaient dû les laisser à la Española ; ils rapportaient en revanche plusieurs échantillons de bas or et des "figures" ou des cartes des seules mers que, selon eux, ils avaient sillonnées et des seules côtes qu'ils avaient longées.

Solís souriait à nouveau en s'en souvenant même si, alors, éclata un autre conflit : la lutte que, durant de très longs mois, les officiers royaux – et, tout particulièrement, don Pedro Isásaga – soutinrent contre lui, mécontents et malveillants depuis que le Roi l'avait nommé pilote, et irrités par la faveur croissante dont il bénéficiait sous leurs yeux. Ces "*messieurs de Séville*", comme il avait l'habitude de les appeler, mis sur leur garde par l'attitude du *comendador mayor* de la Española (N.d.T.), ayant retenu les indiens interprètes, et ayant des doutes quant à l'exactitude du journal de navigation de Solís, entamèrent une instruction, firent arrêter le pilote et, hâtivement et secrètement, firent part au Roi de leurs soupçons. La Cour se trouvait, à l'époque, à Madrid, où don Ferdinand reçut les plis confidentiels de ses officiers. Et, à ce stade-ci, il se produisit quelque chose d'aussi inattendu que de significatif : sans perdre un instant, Son Altesse ordonna que prisonnier et instruction fussent transférés à Madrid, parce que c'était sa volonté de s'occuper personnellement de l'affaire, en excluant la Casa de Contratación de Séville. Cela réjouit autant Solís que cela déplut aux officiers. Il était certain que le Roi n'allait pas lui reprocher son mystérieux échec sur la mer du Sud, car il s'agissait bien de cela ; Vicente Yáñez, qui n'en était pas responsable, n'avait pas été inquiété, ou si peu, et il jouissait de sa liberté.

Intéressés par ces faits et leur cherchant une explication, les gens en conclurent que le procès était né d'un désaccord entre les chefs de l'expédition, mécontente arrivée aux oreilles supérieures et provoquée par Solís, visiblement sanctionné. D'aucuns, toutefois, réfléchirent au fait que l'équipage des navires, licencié dès qu'il avait touché terre, avait disparu, comme escamoté par un jongleur ; on l'expliqua en disant que, convoqué pour faire une déclaration, il était en route pour Madrid ; toujours est-il qu'aucun des marins ne fut jamais vu à la Cour ...

Pas davantage que Solís. Personne ne sut plus rien de lui avant une ordonnance royale du 14 février 1510 : "*Il est prisonnier dans une geôle de la Cour et on doit déterminer quelle justice doit lui être appliquée ...*" (N.d.T. : TORIBIO MEDINA, page 53) Personne non plus ne sut ce qu'il advint de l'instruction si jalousement entamée par les *messieurs de Séville*.

Solís s'agita dans son fauteuil et sa bouche se contracta dans un éclat de rire silencieux. Il riait sous cape d'Isásaga et des autres. Mais la sérénité revint sur son visage en se rappelant, avec nostalgie, les agréables lectures de cette époque de repos forcé, jusqu'à ce qu'il sourît à nouveau en revivant le dénouement inattendu de la comédie, les soixante-six mille cent **quatre-vingt**-deux maravédis (N.d.T. : 32.182 + 34.000 ; TORIBIO MEDINA, pp. 53-55) – ni plus ni moins

– que Son Altesse ordonna à cette même Casa de Contratación de lui payer "*à titre d'indemnités et pour le préjudice subi durant les vérifications concernant son voyage en compagnie de Vicente Yáñez Pinzón*". (N.d.T. : 7 décembre 1511 ; TORIBIO MEDINA, page 55)

A partir de ce moment-là, tout lui sourit. Même la lutte ne lui faisait pas peur pour donner à sa vie de l'intérêt. Ce fut à cette époque, dans la pittoresque et paisible ville de Lepe, qu'il fit la connaissance et aima doña Ana de Torres, soeur de son ami Francisco de Torres, pilote comme lui. Damoiselle craintive et d'un physique agréable, elle séduisit Juan qui vit en elle la femme digne d'être sa compagne. Doña Ana ne resta pas longtemps sourde à ses avances, bien qu'elle sût – car on dirait que même le vent véhicule de telles nouvelles – tout ce que l'on disait concernant la mort de la première épouse de Solís. Et il est fort possible que – comme dans nombre de cas analogues de ces temps de violence – la vengeance ou le châtement dont la main de l'époux s'était faite l'exécutrice, ait dans son esprit et son cœur davantage embelli la personne que les compétences du marin. Que pouvait-elle craindre de lui, elle qui était l'honnêteté personnifiée ? ... La réputation d'adepte de Bacchus, exagérée, de Solís ne l'arrêta pas davantage : en en parlant, Francisco lui avait certifié qu'une telle inclination, fort répandue parmi les hommes de mer et de

guerre, ne dépassait jamais chez lui une mesure discrète.

Doña Ana de Torres et Juan Díaz de Solís ne tardèrent donc pas à célébrer leurs noces, à la grande satisfaction du frère et ami. La lune de miel fut plus placide qu'agitée, en raison du caractère de l'épouse et de l'âge et de l'amère expérience de l'époux. Ils s'installèrent à Lepe, où ils menaient une vie retirée, jouissant de sa position flatteuse, toujours ensemble, tant que les obligations maritimes ne réclamaient pas le pilote. Doña Ana, comme la majorité des femmes de l'époque, était ignorante mais, en revanche, elle était dotée d'une intelligence claire, sagace, et de capacité réflexive, qui, en diverses occasions, avaient fait d'elle la conseillère de son frère, comme elle le fut ensuite de Solís, l'apaisant, car il était toujours exubérant, fougueux et passionné pour tout ce qui concernait ses ambitions. Doña Ana n'essayait pas d'accroître son influence mais de l'utiliser avec mesure : elle était plutôt la maîtresse de maison, taciturne et modeste, soumise à son mari, se préoccupant uniquement des besoins du ménage, ne sortant que pour se rendre à l'église, pratiquant ce que l'on considérait à l'époque comme étant toutes les hautes vertus féminines. De cette paisible union naquirent deux beaux et forts garçons : Luisillo, en 1510, et Diego, qui n'avait que quelque mois lorsque, rappelé par Son Altesse, Solís dut accourir à Logroño.

Et le marin revécut en une seconde l'année qu'il considérait comme décisive pour sa vie, 1512 où, en février, le 22, décédait le célèbre Vespucci – Amerigo Vespucci – laissant vacante la charge de pilote principal du Roi, que les messieurs de Séville convoitaient pour leurs parents ou leurs protégés. Mais don Ferdinand avait déjà fait son choix et, faisant la sourde oreille aux insinuations et suppliques de quelques-uns de ses officiers, le 25 mars, il nomma Juan Díaz de Solís, avec la solde annuelle de cinquante mille maravédis nominaux, car il allait devoir en verser un cinquième, à titre de pension alimentaire, à la veuve d'Amerigo (**N.d.T.** : 25 mars 1512 ; TORIBIO MEDINA, page 55). Cette nomination, qui en mécontenta beaucoup à la Casa de Contratación, ruinant leurs espoirs, n'était pas une faveur gracieuse mais bien une mission de travail et un sacrifice : le jour-même où il l'accorda à Solís, Son Altesse concluait avec lui un contrat par lequel le marin s'engageait à naviguer vers l'Orient, en tant que capitaine du Roi, avec deux vaisseaux, afin d'établir la ligne de démarcation entre les terres, récemment découvertes, revenant respectivement aux couronnes de Castille et du Portugal (**N.d.T.** : 27 mars 1512 ; TORIBIO MEDINA, page 58). Comme on en avait pris l'habitude dans ces cas-là et comme l'auraient exigé les officiers royaux, Solís serait accompagné d'un contrôleur, intervenant dans les achats et

rachats, et d'un greffier, chargé d'informer directement le Roi des détails du voyage et de la façon dont s'établissait la ligne de démarcation.



Don Ferdinand avait conversé longuement avec le marin, lui demandant des avis et lui donnant des instructions extrêmement confidentielles, qui n'ont jamais transpiré dans les documents publics. D'après ces derniers, Solís devait lever l'ancre précisément un an plus tard, se diriger vers la Gomera (**N.d.T.** : île des Canaries), le Cap de Bonne Espérance et l'île de Ceylan, afin de vérifier si celle-ci se trouvait dans la partie revenant à la Castille et, si c'était le cas, en prendre solennellement possession, y assurant sa domination. Il devait ensuite se rendre "*aux Moluques, qui se trouvent dans la zone de démarcation de la Castille*", et à "*Sumatra, Pégou (**N.d.T.** : Birmanie ? ...), terre des Chinois et terre des jonques*" (**N.d.T.** : TORIBIO MEDINA, page 64), prenant possession de tout ce qui se

trouverait en deçà de la démarcation espagnole.

Mais, pendant que les *messieurs de Séville* rumaient leur colère, l'ambassadeur de don Manuel, toujours aux aguets, en profitait pour vérifier, ne fût-ce qu'en partie, ce qui se faisait, par l'intermédiaire de ses agents. Il ne tarda pas à comprendre que c'était grave pour les intérêts de son souverain et décida de compliquer, autant que possible, la tâche de Solís, croyant disposer d'une arme suffisante en rappelant ses écarts de conduite au Portugal, appartenant au passé mais pas amnistiés ... Il fallait éviter que, se servant d'un pilote aussi expérimenté, le roi de Castille prenne de l'avance dans la conquête de ce que le Portugal ambitionnait, et don Juan Mendes de Vasconcelos n'hésita pas à se présenter devant don Ferdinand, pour se plaindre et protester contre l'expédition projetée.

Monsieur l'ambassadeur était astucieux et habile mais il allait affronter un adversaire de première force. Aux dons caractéristiquement diplomatiques de l'astuce et de l'habileté, le roi Ferdinand le catholique alliait une faculté de dissimulation frisant souvent la perfidie. Il écouta l'ambassadeur avec une déférence amicale, se dit surpris en entendant qu'il accusait Solís d'être un criminel et un ennemi des Portugais, lui promit de préserver les droits et même les intérêts de son "*bien-aimé*" fils Manuel (**N.d.T.** : son gendre pour la deuxième fois ; après avoir épousé Isabelle

d'Aragon, une première des filles de Ferdinand, il épouse sa sœur Marie) ; quant à l'expédition projetée, il endormit sans difficulté sa méfiance en promettant de donner aux officiers de la Casa de Contratación les ordres les plus sévères afin que Solís se conforme strictement à ses instructions. Il acheva de le tranquilliser, quelques jours plus tard, en lui laissant voir en partie une ordonnance, qu'il envoyait aux officiers et dans laquelle il disait : *"Nous étions et sommes d'accord d'envoyer, avec notre pilote principal Juan Díaz de Solís, une personne de confiance et extrêmement prudente, qui doit être secrètement nantie de pouvoirs excédant ceux dont ledit Juan Díaz de Solís est investi ..."* (N.d.T. : 29 mai 1512 ; TORIBIO MEDINA, page 75)

Cette sorte d'espionnage et d'occulte subordination, à laquelle allait être soumis le pilote, présenta le double avantage de satisfaire d'un côté Vasconcelos et, de l'autre, les officiers de Séville. Mais ces derniers ne furent pas aussi contents des autres points que l'ordonnance contenait.

Elle commençait par faire allusion aux accusations et aux soupçons de l'ambassadeur du Portugal, se référant à *"certains obstacles que pourrait rencontrer ledit Juan de Solís en cours de route"*, et leur recommandait instamment d'en parler avec le pilote *"afin qu'il vous donne son avis les*

*concernant tous – les obstacles – et quelle solution il y apportera ou quel crédit il y accorde comme empêchements". Il se montrait ensuite désireux que l'expédition eût lieu mais aussitôt disposé, également, à la suspendre en cas de force majeure car, tandis qu'il ordonnait de donner à Solís les moyens financiers nécessaires, il recommandait que tout ce que l'on achèterait fût "d'une qualité telle que, si on était amené à ne pas faire ce voyage, on pût le restituer ou le vendre sans y perdre beaucoup". Mais ce qui irrita le plus les officiers ce fut la fin de l'ordonnance, où don Ferdinand leur ordonnait d'oeuvrer "avec le moins de bruit et d'altercations possibles", insistant, de toute son autorité sur le fait que "il convient que vous dialoguiez et aidiez Juan Díaz de Solís à mener sa mission à bien ..."*

(**N.d.T.** : TORIBIO MEDINA, page 77)

Le navigateur apprit tout cela, en partie de la bouche du souverain lui-même, en partie par déductions ou en le devinant. Il s'était réjoui en imaginant la tête des *messieurs de Séville*, et du mauvais tour dont allait être victime l'arrogant Vasconcelos, mais il ne manqua de se mettre en colère lorsqu'il apprit que – faisant, consciemment ou non le jeu du Portugais – les officiers soulevaient de nouvelles difficultés à la réalisation du voyage dans une lettre adressée à Son Altesse le 12 mai. L'une de ces difficultés, et pas la

moindre, était la personne-même de Juan Díaz de Solís, mal vu au Portugal, où il était condamné à mort "*pour piraterie et homicide*", et une autre de taille, à laquelle ils croyaient : la faiblesse de la flotille avec laquelle on se proposait de partir, trop petite pour une telle entreprise.

- *Imbéciles !* – pensait Solís, mi-irrité, mi moqueur – *Ni Son Altesse ni moi ne pouvons leur dire que deux caravelles suffisent amplement pour l'objectif qu'Elle et moi voulons atteindre !*

Mais une autre idée le turlupinait :

- *Vasconcelos s'efforce à me neutraliser ou à m'attirer à nouveau au service du Portugal... Alors que, d'une part, il me démolit aux yeux du Roi, de l'autre, il me convie pour me débaucher avec des promesses, des présents et des honneurs... C'est évident. Mais use-t-il des mêmes ressorts pour manipuler ceux de la Casa de Contratación ? Ce serait bien de le savoir... Ces messieurs iraient-ils jusqu'à s'accaparer et usurper des droits d'autrui, voire à provoquer des conflits avec un autre pays plus faible ? Allons ! Il doit y avoir anguille sous roche ! ...*

Une telle délicatesse n'était pas dans la mentalité de l'époque, ni dans celle du souverain lui-même. Mais le fait est que les officiers ne voyaient pas d'un bon oeil son

influence croissante, ne favorisaient pas ses projets et ne rataient pas une occasion de lui tendre des pièges pour le paralyser. Ce groupe d'hommes de robe et de gentilhommes – ayant l'habitude de favoriser leurs proches, de manipuler à leur avantage les grandes ou les petites affaires des Indes, à exercer une sorte de droit de regard même sur la correspondance qui allait et venait entre l'Amérique et l'Espagne, à invalider de leur propre autorité les dispositions du Gouvernement qu'ils considéraient dangereuses ou inadéquates – ce groupe presque omnipotent ne pouvait pas permettre ni tolérer sans contrariété et sans lutte qu'un Juan Díaz de Solís marche sur ses plates-bandes, faisant fi de la Casa de Contratación. Mais, cette fois, le monarque n'était pas de leur côté ...

Le navigateur finit par s'endormir sur ces pensées et ces souvenirs, qui lui avaient brièvement traversé la tête, comme un tourbillon. Enfoncé dans son fauteuil de cuir, il dormait et rêvait ... Il progressait, toutes voiles dehors, sur une mer inconnue, qui n'était peut-être pas une mer, sur une mer nouvelle parmi les mers ...

Le jeune homme au visage ingrat, qui avait accueilli Francisco de Torres apparut à la porte et s'approcha sur la pointe des pieds. Son énorme bouche esquissa ce qui voulait être un sourire mais qui ne dépassa pas le stade de la grimace, parce que le malheureux, non seulement bigleux,

était si marqué par la petite vérole, lippu et pourvu d'un nez si long, qu'il semblait porter un masque vivant. Cela contrastait, au demeurant, avec son corps visiblement robuste, au point que la délicatesse de ses mouvements pour approcher Solís, se révélait comique.

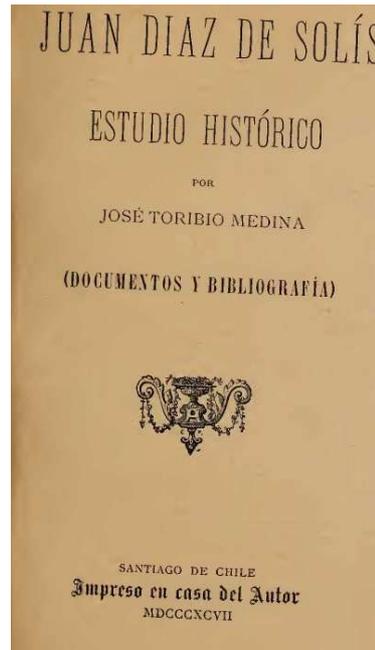
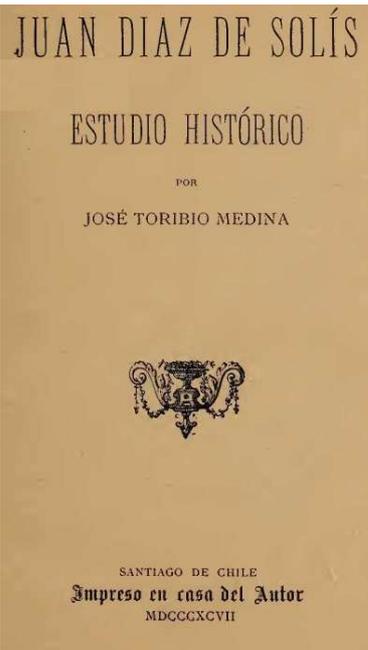
- *Monsieur, monsieur* – répéta-t-il à plusieurs reprises, en élevant progressivement la voix afin de ne pas l'éveiller en sursaut.
- *Que se passe-t-il, Rodrigo ?* – demanda le pilote, s'arrachant à ses mers fantastiques. – *As-tu ramené le cheval ?*
- *Il est dans l'écurie.*
- *Qu'on le soigne bien.*
- *L'homme, que je suis allé chercher sur ordre de don Francisco et qui dit s'appeler Diego García, m'a accompagné ...*
- *Fais-le entrer.*

© 2016, Bernard GOORDEN, pour la traduction française

### **Notes du traducteur (N.d.T.).**

TORIBIO MEDINA, José ; ***Juan Díaz de Solís. Estudio histórico*** ; Santiago de Chile, impreso en casa del autor ; 1897, CCCLII + 252 p. Voir :

<http://booksnow1.scholarsportal.info/ebooks/oca9/32/juandazdesol100medi/juandazdesol100medi.pdf>



## V

### *Viaje de Diaz de Solis y Yañez Pinzón en 1508 al Nuevo Mundo*

SUMARIO: Proyectos de colonización en el Nuevo Mundo.—Estagnación que se nota en los descubrimientos.—El Rey Católico resuelve darles nuevo impulso.—Al efecto van á la Corte Vespuccio, Juan de la Cosa, Yañez Pinzón y Diaz de Solis.—Este ingresa al servicio de España como piloto.—Conferencia celebrada en Burgos.—Acuérdate que Yañez Pinzón y Diaz de Solis vayan á descubrir.—Primeras disposiciones adoptadas al intento.—Preparativos de viaje.—Mercedes que el Rey otorga á Yañez Pinzón y Diaz de Solis.—Capitulación que celebran con el monarca.—Verdadero objetivo del viaje.—Creencia general acerca de la existencia de un estrecho.—Aprestos para la partida.—Ruta seguida según Herrera.—Error en que incurre.—Relato del P. Las Casas.—Id. de Don Hernando Colón.—Itinerario que han debido seguir según el P. Las Casas.—Similitud del viaje atribuido á Yañez Pinzón y Diaz de Solis con el que se dice ejecutado por Vespuccio (nota).—Testimonios producidos en los pleitos de Colón.—Opinión de Harrisse.—Puntos controvertibles.—Relación de Mártir de Angleria.—Comprobación que encuentra en los documentos.—Regreso de la expedición.....

27 de Marzo de 1512

XXII

SOBRECARTA DE UNA CAPITULACION CELEBRADA  
POR LA REINA CON JUAN DÍAZ DE SOLÍS PARA  
EFECTUAR LA DEMARCAACION DE LÍMITES ENTRE  
LOS DOMINIOS DE ESPAÑA Y PORTUGAL.

Archivo general de Simancas.—Re-  
gistro del Sello de Castilla. — Mes  
de Marzo de 1512.

Doña Juana, por la gracia de Dios, Reina  
de Castilla, de León, de Granada, de Toledo,  
de Galicia, de Sevilla, de Córdoba, de Mur-  
cia, de Jaén, de los Algarbes, de Algeciras,  
de Gibraltar, de las Islas de Canaria, é Indias,  
Islas é Tierra Firme del mar Océano, Prin-  
cesa de Aragón é de las Dos Sicilias, de Je-  
rusalem, Archiduquesa de Austria, Duquesa  
de Borgoña é de Bravante, etc., Condesa de  
Flandes é de Tirol, etc., Señora de Vizcaya,  
é de Molina, etc.—Por quanto por mandado  
del Rey, mi señor é padre, é mio, se tomó con  
vos, Juan Diaz de Solís, vecino de la villa de  
Lepe, cierto asiento é concierto para que vos  
hayáis de ir á hacer la demarcación é limites  
de la parte de navegación que pertenesce á la  
Corona Real destos Reinos de Castilla é á la  
de Portugal, é á descubrir é tomar la posesión

Carte *golfe de Paria* : NordNordWest, Lizenz: Creative Commons by-sa-3.0 de, CC BY-SA 3.0 de, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=41101645>

Ce *comendador mayor* (ou gouverneur) de la Española était vraisemblablement Nicolás de Ovando y Cáceres (entre 1502 et 1509).